

LES TROIS COUPS



Hier soir, soirée d'ouverture du nouveau Toursky. (Photo Pierre Boyer)

Vingt ans après, presque jour pour jour, le Toursky a repris la mer : comme pour lancement de tout navire, ruban et champagne : "Ô que ta quille éclate".

Ce n'est pas par maladresse que Robert P. Vigouroux s'y est repris à trois fois pour casser la bouteille symbolique : dame, les trois coups comme au théâtre ! Ce théâtre qui porte le nom d'un poète, qu'un poète ouvre, que, hier, un poète a chanté. Ce théâtre qui prend le pouvoir à la Belle-de-Mai pour que la ville tout entière n'entende plus le cliquetis des machines à calculer... Alors, tous les combattants du "Toursky" d'avant étaient là pour saluer le "Toursky" de maintenant ; sauf les trop nombreux compagnons restés sur le côté, dans les étoiles.

Martin, sans protocole mais le cœur au bord des lèvres, chaviré, les a salués. Ceux aussi qui l'ont précédé dans la voie, les Michel Fontayne, les Antoine Bourseiller. C'est du reste

Fontayne qui a frappé les "trois coups" avec le "brigadier" du TQM arborant les nouvelles armes du "Toursky".

Et c'est plus l'ami que le Premier magistrat qui a répondu, entouré des élus du secteur et de son adjoint au Théâtre, Christian Poitevin ("premier élu à avoir une délégation de la poésie, j'inaugure un théâtre qui porte le nom d'un poète"); Robert P. Vigouroux n'a pas caché son émotion : "Jeune, j'écoutais Axel Toursky, je salue sa fille et sa petite-fille... Richard tu es heureux, salut l'artiste, tu es tombé de ta nacelle".

Soirée de l'amitié, où chacun a décroché sa part de paradis aussi chèrement acquise que son bout de strapontin, de marche et de fauteuil.

Alors, Léo a demandé la permission de parler, de chanter "Marseille" qui, avec le Toursky flambant neuf, ne peut plus, ne pourra plus se taire.

Edmée SANTY

Toursky : les poètes font encore salle comble

Les poètes font encore salle comble, et même au-delà. Et c'est tant mieux ! Chez Axel-Toursky, Léo Ferré vient et revient, depuis le premier jour de l'an I de ce théâtre loin de tout, qui a fini par se retrouver au cœur de la cité. Vingt ans après, Léo est de retour, pour couper le ruban du vrai théâtre Toursky, dont Richard Martin lui-même et beaucoup d'autres rêvaient depuis longtemps. Tout est nouveau ici ce soir, une part du public, la salle et le "brigadier" qui va y frapper les premiers trois coups de son histoire de bâton de théâtre. Léo Ferré n'est pas tout neuf, lui. La belle affaire !

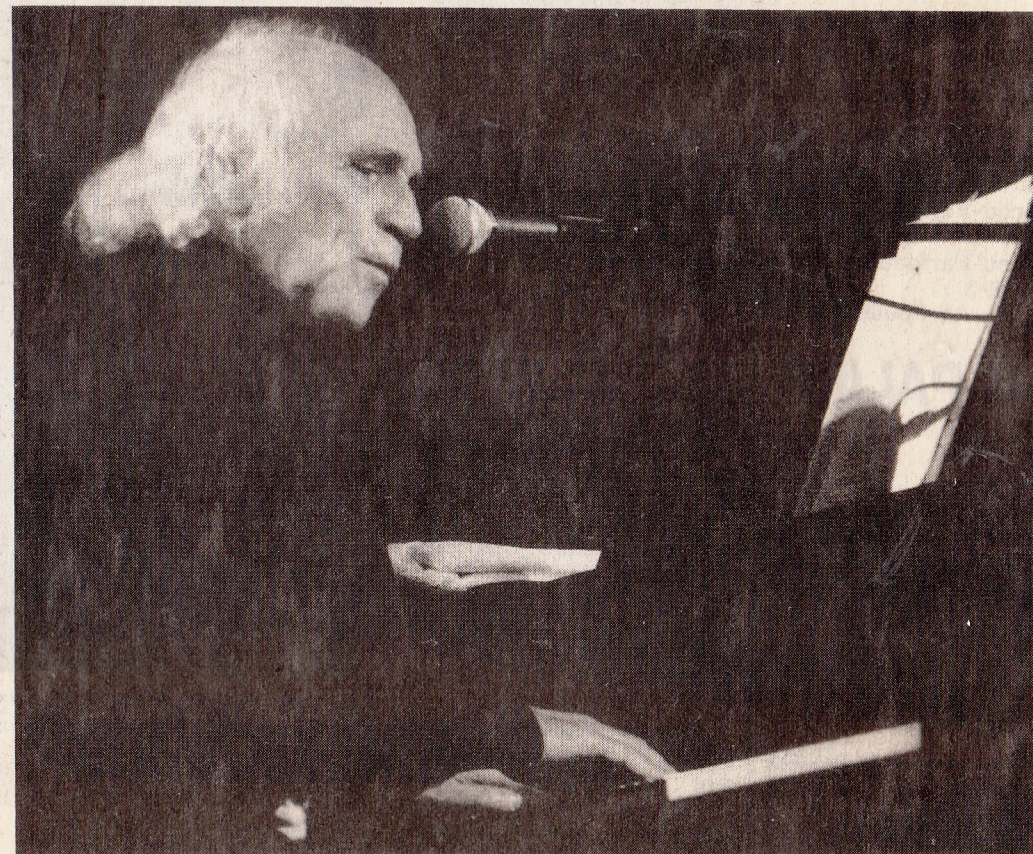
Espiègle, sa mémoire lui joue des tours et l'oblige à lire les sous-titres et relire ses notes. Il ne voyage plus hors de sa Toscane d'élection que chargé des bandes où sont enregistrées ses orchestrations, et à destination d'un piano. Mais aucune nuit n'a encore la force de lui clouer le bec, à ce vieux hibou qui tient de son

espèce rare le goût du noir : la couleur de la nuit, des pianos et du drapeau des anarchistes.

Le miracle, du moins en apparence, c'est qu'en ce modeste équipage, Léo fasse encore courir des foules auxquelles notre époque réserve des orgies de lumières, des sonos géantes et des shows en cinémascope.

Léo est resté ce qu'il sait être le mieux, un artisan ! De *Marseille* qu'il doit à cette ville à *Ni Dieu ni Maître*, le stock des chefs-d'œuvre qu'il partage souvent avec ses frères poètes est tel, qu'une nuit entière passée à les revisiter ne l'épuiserait pas. L'âge est venu de parler des *Vieux Chagrins* (de Caussimon) et des *Vieux Copains*, peut-être, ou de se laisser un peu aller à conjuguer le verbe être au temps de la mélancolie. Mais personne n'aura jamais les cheveux assez blancs pour nous retenir d'applaudir et d'embrasser Léo Ferré.

Jean-Michel GARDANNE



De "Marseille" à "Ni dieu, ni maître", ses chefs-d'œuvre sont sans cesse à revisiter. (Photo Pierre Boyer)